

Ateliers d'écriture La plume interlude
Galerie La main libre

Là où la vie transpire

**Atelier d'écriture autour des œuvres
de Charlotte Peyrard et Erdna André**

Poing limite



© Erdna André

Djybril entend la sirène du fourgon. Il se braque. Accélère le pas. Ne pas flipper. Il entre dans une allée. Essoufflé, il s'accroupit. Ils ne l'auront pas.

A peine a-t-il repris son souffle qu'il devine une présence derrière lui. Il se relève, se retourne. Un vieil homme lui fait face. Il n'a pas l'air menaçant. Pourtant Djybril le toise avec méfiance. Les yeux injectés de sang. Ses lèvres charnues forment une moue qui en dit long.

Combien de fois ? Combien de fois a-t-il dû se justifier pour de vagues délits qui lui étaient arbitrairement imputés ? Djybril, toujours à vif. Jamais il ne se détend. Il garde en permanence le poing serré. Même s'il n'y a pas de danger apparent, même derrière son dos ou dans sa poche, il conserve la main crispée prête à frapper un hypothétique agresseur.

Cadet d'une fratrie où l'on prône la violence et la haine, Djybril s'est échappé. Ne pas se plaindre. Ne pas pleurer. Jamais. Il a refusé de suivre ses frères dans leur clan sordide. Au décès de son grand-père, il a fui l'enterrement pour ne pas voir la terre ensevelir le seul être qui lui procurait un sentiment de sécurité. Pour ne pas devoir, ensuite, retourner avec les autres, ceux qui le reprendraient en main pour faire de lui un « homme fort ». Et le voilà fuyant cette famille qu'il n'a pas choisie. Réputée pour ses larcins dans le quartier.

Tremblant au son d'un pin-pon de panier à salade par la seule certitude qu'on l'y enfermera si on l'attrape. Même s'il est innocent.



© Erdna André



© Erdna André

Djybril aux veines des tempes saillant sous sa peau luisante se retrouve à présent face à cet aïeul bien inoffensif. Ce vieux qui le contemple avec bienveillance comme le faisait son grand-père, soutenu par sa canne en bois sculpté. Peu à peu Djybril se rassure. Il cligne des paupières. Sa mâchoire se détend. Alors le vieux sage s'approche avec lenteur, le dépasse, s'en va refermer la porte de l'allée. Puis revient sur ses pas, s'arrête à son niveau. Les deux hommes se fixent. Le vieux laisse tomber sa canne. « Aide-moi plutôt à monter l'escalier ». Il s'accroche à l'avant-bras du jeune garçon.

Djybril sort son poing de sa poche. Sa main ouverte aux paumes larges vient recouvrir les épaules du vieillard en une douce étreinte protectrice.

Pascale PASSOT



Elle a quitté le village bien avant l'aube, bien avant le premier chant du coq. Elle s'est glissée dans le velouté de la nuit par ce chemin qu'elle connaît par cœur, celui qui mène à la colline où elle va chercher le bois. Elle a simplement pris le temps de raviver le feu dans l'âtre, pour qu'à leur réveil ses enfants puissent faire cuire le sorgho, et puis elle est montée par la sente, dans l'odeur âcre des herbes sauvages.

Sur son corps une simple robe ample aux motifs brodés, dans sa longue chevelure un foulard noué, nulles sandales aux pieds. Elle

marche sur la terre humide du petit matin sans craindre la blessure du caillou ni la morsure du serpent.

Elle sait que là-haut l'attend la lumière. Si elle maintient le rythme elle arrivera juste à temps. Déjà à l'horizon le ciel pâlit. La nuit retire son voile et laisse le jour jouer aux ombres chinoises avec les montagnes environnantes. Le chemin se fait plus rocailleux mais elle frôle à peine le sol de son pas léger. Bientôt elle atteint le sommet. Là, elle s'arrête et sans quitter l'horizon des yeux elle respire lentement, longuement, puissamment. L'air chargé de tous les embruns nocturnes pénètre dans ses poumons telle une musique. Une musique qui l'emplit, tournoie dans sa tête puis se répand dans tout son corps comme un alcool trop fort.

C'est le moment, l'instant qu'elle est venue chercher. Alors, elle renverse la tête en arrière, lève les paumes vers le ciel et dans la lumière de l'aube qui tout à coup jaillit de derrière la montagne, elle danse. Elle danse dans le silence bleuté du jour qui naît. Elle danse pour le vent qui tarde à se lever, pour la pluie qui depuis des mois se fait désirer, pour le soleil trop ardent qui dessèche les récoltes. Ses pas sur le sol sont comme une prière, ses mains vers le ciel comme une offrande. Et c'est comme si tous ses gestes parlaient une langue sibylline que seuls l'eau, l'air et le feu pouvaient comprendre.



Elle danse face à l'azur d'acier et d'or et tout son corps ondoie tandis que la nacre de ses doigts signe dans l'air d'élégantes arabesques. Elle virevolte dans la fraîcheur embaumée du matin naissant et sa danse est comme une supplique. Mais rien de douloureux dans le pied qui se pose avec délicatesse sur la terre encore ensommeillée, non, juste la grâce des mouvements qui fendent l'air comme on coupe un fruit bien mûr pour se désaltérer de son jus.

Nul tambour pour battre la mesure, elle danse sur la colline, dans le silence de l'aube montante, au seul rythme de son cœur, pour que là-bas au village, le coq chante, l'eau coule, le sorgho pousse, la vie continue.

Michèle BADEL



Elle se réveille tendue ce matin. Pas envie de se lever, de sortir du lit. Son corps lui fait mal, les jambes surtout. Il est 6 h 30 et elle a cours à 8 heures. Comme tous les jours, le train-train habituel, se doucher, un petit-déjeuner copieux. La journée sera longue. Ce soir, c'est la Première.

Hélène est danseuse, petit-rat, elle hante l'Opéra Garnier depuis trois ans maintenant. Elle a tout juste 15 ans et elle vient de Bordeaux. Hélène a passé le concours d'entrée à 12 ans, elle a donc quitté région et famille pour se retrouver à Paris, seule, surtout au début. Ensuite, elle s'est fait des amies assez rapidement. Dora, Marie et Juliette. Elles forment donc un joli quatuor. Elles partagent le même appartement, à dix minutes de marche de Garnier. Un petit F2 sous les toits, deux chambres de bonnes transformées en location pour danseuses. Elles ont cours ce matin avec Madame Charles. La Madame Charles si douce, ce qui n'est pas le cas de tous les enseignants de Garnier. Repos cet après-midi, c'est une coutume les jours de Première.

Hélène dansera ce soir Casse-Noisette, comme tous les petits-rats, comme Dora, Juliette et Marie. Elle formera le Corps de Ballet qui interprétera le Conte d'Hoffmann.

« Plié-Grand plié... Grands battements... Troisième, quatrième position... ».

Le cours, la première heure, lui semble très long ce matin. Et pourtant elle adore ce cours de Madame Charles, scandé par le vieux pianiste Rodolphe, qui a près de 80 ans.

Ce midi, elles mangeront à la Pizzeria Vino, Pizza du coin de la rue, toutes les quatre, elles auront le temps et le droit. Repos cet après-midi, c'est une coutume les jours de Première.

Elle rêve d'une belle et grande Margeritha, elle en salive... « Hélène, plus gracieux les ronds de jambes ! Que t'arrive-t'il ce matin ? Tu dors, ma petite ? ». Et oui Madame Charles, je rêve, je dors, je ne sens plus mon corps.

Le vieux Rodolphe lui fait un clin d'oeil, toujours complice des demoiselles.

Juliette est dans sa classe. Dora et Marie sont dans le groupe Supérieur, la classe de Monsieur Mathieu, qu'elle retrouvera l'an prochain. Il était soliste il y a quelques années. Il aurait même dansé avec Béjart. Repos cet après-midi, c'est une coutume les jours de Première.

Karine HALGAND-FOURNIER